

En puriste qu'il était, il tenta, d'ailleurs avec succès, de diriger le goût littéraire de la société bien pensante ; aussi fut-ce sur son instigation que fut fondé le « Cercle de lecture » dont la bibliothèque ne contenait évidemment que des livres que toute jeune fille pouvait, sans scrupules, prêter à sa mère.

A la « Société de lecture », qui se trouvait de 1869 à 1909 au « Gesellenhaus », M. inaugura le cycle des conférences scientifiques dont la tradition a été maintenue jusqu'à nos jours.

Heureusement qu'en ces temps, la ligue anti-alcoolique n'existait pas encore. Car cumuler la présidence de la « Liës » (au sobriquet irrévérencieusement cocasse) avec celle de la Ligue — quelle occasion eût été pour AUGUSTE Mullendorff de décocher à son frère une de ces flèches dont il détenait le secret !

Le poète mystico-social.

Au fond de lui-même Charles Mullendorff cachait l'âme la plus candide. Nous avons déjà eu et nous aurons encore l'occasion de le constater.

Une véritable extériorisation de sa naïveté se trouve confinée dans ses œuvres poétiques. En parcourant son jardin des muses cultivé, il est vrai, sur le tard, nous y apercevons une flore plaisant aux âmes simples et teintée de rose-pâle non loin de l'incoloro voire de l'insipide.

Même M. M. Reuland (18) trouve que « ses vers s'alignent sans le moindre accroc, avec une simplicité, une aisance surprenantes. Malheureusement, Mullendorff prodigue son talent à des sujets qui ne réussissent pas à intéresser et à retenir le lecteur. Parmi ses poésies il en est une, toutefois, qui survivra, son cantique en l'honneur de la sainte Vierge. Quiconque a jamais essayé de rendre dans notre idiome les prières du Pater ou les invocations de l'Avé, appréciera comme il convient les qualités littéraires de ce chant religieux. »

Et l'abbé Grob (19) — après avoir constaté que les poésies de M., fruits de son âge, ont trouvé de divers côtés des appréciations opposées — s'esquive de biais et veut abandonner à des autorités plus compétentes le soin de donner une opinion définitive sur son œuvre littéraire. Il souligne, néanmoins, le mérite de Mullendorff d'avoir, le premier, osé rompre les liens étroits dans lesquels se trouvait jusqu'à ce moment la poésie luxembourgeoise en exprimant dans notre langue maternelle les pensées « les plus profondes et les plus élevées. »

En 1894 parut chez son neveu DECKER-Mullendorff (VII 82) une traduction du Dies irae « *T'escht Gericht* » et, chez Jos. Beffort, « *De Jubileum vum Cecillieverein.* »

L'année suivante Mullendorff composa : « *De Sonndég* », qu'il déclama le 15 mai au cours des fêtes organisées à l'occasion du cinquantenaire de la fondation du Séminaire.

Bon nombre de poésies ont paru dans « *Ons Hemecht* », organe du Cercle historique, littéraire et artistique de Luxembourg que M.